

Lettre du 13 juillet 2017, écrite entre Milan et Venise

Cette lettre, j'ai commencé à l'écrire dans le train, sur un des cahiers que je porte toujours sur moi. Là j'en ai deux. J'en ai toujours au moins un. Si j'ai toujours un cahier avec moi, c'est pour noter des idées, des phrases, des images, des choses ou des événements. Des choses dont je désire garder une impression. D'ailleurs, en commençant à écrire cette lettre je voulais parler du mot 'impression', en pensant aussi à ces vitrines de stéréotypes auxquelles vous tournez le dos si vous êtes en train de lire cette lettre dans l'exposition. Ce qui m'a intéressé dans les stéréotypes c'est surtout l'histoire du mot 'stéréotype', son évolution, sa déformation sur un temps, somme toute, assez court. J'ai eu du mal à la retracer d'ailleurs cette histoire, car c'est comme une impression qui se déforme de par sa diffusion, sa réinterprétation. Quand j'ai commencé cette lettre dans le train, je me rappelle que je m'assoupissais sans cesse, que je perdais le fil de mes pensées ou plutôt, que je perdais mes repères. Je me réveillais et je me sentais ailleurs, décalé. Il y a des mots comme ça, comme les mots "caler" ou "décaler," ou le mot "repère", qui sont intraduisibles, en tout cas en anglais, qui est l'autre langue dans laquelle j'écris. Je ne sais pas où je vais avec ce texte. J'ai l'impression d'être emporté, dévié par un mouvement qui est sans doute celui de ma pensée, mais aussi celui de sa déformation par tout ce qui la nourrit, la perce et la déforme. Tenez, par exemple, en parlant d'impressions, je pense à la quantité de photos que j'ai vu les gens prendre autour de moi ces derniers jours, et au fait que ces photos seront sans doute disséminées très rapidement, commentées même, mais ne laisseront peu ou pas de trace. J'ai sans doute vu trop de choses aujourd'hui pour pouvoir vous en dire quoi que ce soit d'intéressant. Je suis sans doute trop saturé, ou plutôt, dissipé, dilué par tout ce que j'ai pu consommer sans avoir pu ou même voulu le digérer. Pour revenir aux mots caler/ décaler/ repère, ce que j'aime en eux c'est qu'ils cernent une manière d'être auquel on pense trop peu, une idée de contrôle disons, de cartographie et de maîtrise par rapport au contexte dans lequel on agit qui nous attire mais dont on cherche souvent à se détacher, comme quand on s'enivre ou quand on s'intoxique. Quand on se "lâche". Et dont on se détache aussi, sans forcément le vouloir, quand on est emporté par une rêverie, ou quand on s'assoupit en lisant ou en écrivant dans un train, par exemple. L'an dernier, je voyageais vers le Brésil et on a du faire escale d'urgence à Dakar, car il y avait un problème avec le système hydraulique de l'avion. Trois heures après avoir atterri au Sénégal, alors qu'on attendait des transports vers nos hôtels respectifs (car on a dû y passer la nuit), un des passagers s'est mis à demander d'une voix paniquée où on était au personnel de l'aéroport qui ne parlait pas sa langue, car il ne parlait que portugais, et eux ne parlait que français et anglais. Il s'était assoupi au moment de l'annonce de notre escale. Il ne comprenait rien aux annonces et aux explications qu'on lui faisait, et pensait qu'on avait atterri au Rio. Ce n'est qu'en sortant de l'aéroport qu'il a compris qu'il ne savait pas où il était. Il était d'origine et d'apparence asiatique, et le personnel ne comprenait pas d'où il venait car il ne paraissait pas brésilien, même s'il l'était. Je ne sais pas où je vais avec ce texte et je ne sais pas où j'ai abouti. Mais je m'arrête là quand même. Merci.